

reste elle-même marquée par des stéréotypes sexués. L'auteure évoque donc les différents dispositifs existants pour lutter contre l'inégalité des sexes. S'agissant de la mixité dans les métiers non traditionnellement féminins, Dominique Lemaire, étudiant un cas (« Les exigences de la mixité au travail. Le cas de maçon-nes, dans le Nord de la France », pp.52-62) montre que les « freins psychologiques » concernant l'emploi des femmes sont encore bien présents. Elle estime que le travail de construction d'une mixité concerne certes le recrutement, mais nécessite aussi de passer d'une mixité de « coexistence » à une mixité « aménagée » avec l'introduction d'outils spécifiques. Enfin, Catherine Bert pose les « enjeux éthiques de l'approche de la différence dans l'approche du genre », prônant l'égalité dans la différence comme idéal de justice.

Les autres articles s'intéressent spécifiquement au travail social. Concernant la conciliation emploi-famille chez les travailleurs sociaux québécois, le vécu de cette conciliation et le soutien du milieu professionnel, les trois auteurs – Bernard Fuselier, Diane-Dominique Tremblay et Martine Di Loretto (pp. 63-82) – montrent que les femmes en ressentent davantage la difficulté que les hommes. Ce qui rejoint la question générale. Deux articles interrogent les pratiques et sont particulièrement intéressants car les questions soulevées se posent en France. Roger Herla (« Travail social, violence conjugale et multiculturalité », pp. 29-42), relate une expérience d'intervention auprès de femmes issues de l'immigration victimes de violences conjugales, et exprime toute l'importance d'une meilleure connaissance de cette problématique, d'une co-intervention d'intervenantes (l'une initiée à la culture concernée, l'autre pas) dans le dispositif d'entretien avec ces femmes, et d'expériences nouvelles d'animation de groupe. Enfin, la question de l'inclusion ou non-inclusion des beaux-pères des familles recomposées dans l'intervention sociale, alors qu'ils n'ont pas de lien biologique et légal avec l'enfant, est traitée par cinq auteures québécoises (Claudine Parent, Marie-Christine Saint-Jacques, Madeleine Beaudry, Caroline Robitaille, Cécile Charbonneau, pp. 99-111). Par leur recherche, elles montrent que si la présence des beaux-pères ajoute une certaine complexité, elle peut représenter une ressource supplémentaire à l'amélioration de la situation-problème.

La prise en compte du genre dans la formation de travail social est évoquée par quatre articles.

Marie Thérèse Coenen (pp. 112-126) soulève la question de l'introduction du « genre » dans la formation, alors que le travail social se veut « neutre » et qu'il ne l'est pas sexuellement. Elle en conclut que l'introduction du genre dans la formation est une nécessité. C'est ce que partagent également les autres auteurs belges et suisses. Pour la Belgique, Françoise Goffinet (pp. 43-51) montre que les études de genre sont rares ou considérées comme mineures, mais que des textes législatifs qui préconisent l'égalité hommes-femmes existent, ainsi que des aides pour la formation continuée dans le domaine du genre. Pour la Suisse, Marianne Modak et Morgane Kuehni (pp. 127-138) expliquent que l'intégration des écoles de travail social dans le système des Hautes écoles spécialisées (HÉS) a été l'occasion de promouvoir ou de renforcer l'introduction des études genre dans les enseignements et la recherche dudit système. Toutefois, les lacunes théoriques et l'isolement des enseignants interrogent la nature et l'efficacité du soutien institutionnel. Enfin, ces enseignements doivent inclure également la place de la paternité, trop souvent oubliée, et notamment inclure un nouveau paradigme d'analyse et d'action concernant la place des pères à risque dans les services sociaux. Ainsi, même si l'on peut regretter un certain manque d'articulation entre les différents articles, cette livraison de *Politiques sociales* pose-t-elle des questions fondamentales. Du reste, ces dernières se retrouvent dans d'autres champs professionnels, comme celui de l'information et de la communication, et les éléments de réponse proposés ici peuvent servir à de fructueuses comparaisons.

Brigitte Bouquet
CNAM, Paris
bouquet@cnam.fr

Benoît HEILBRUNN, dir., *La performance, une nouvelle idéologie ? Critique et enjeu.*
Paris, Éd. La Découverte,
2004, 275 p.

Dès 1991, Alain Ehrenberg (*Le Culte de la performance*, Paris, Calman-Lévy) constatait la montée en puissance du culte de la performance dans les sociétés contemporaines. Ce dernier expliquait d'ailleurs très bien l'origine, voire la genèse, du développement de cette idéologie dans plusieurs secteurs d'activités humaines et sociales. C'est en partant de cette problématique,

un peu plus de 15 ans après la parution de l'ouvrage d'Alain Ehrenberg, que Benoît Heilbrunn propose une réflexion sur ce qu'il considère être devenu l'idéologie de la société contemporaine. Sous sa direction, quinze contributeurs offrent une confrontation de points de vue dans le but de dégager les nombreux enjeux inhérents à ce qu'on peut considérer comme un phénomène de société : la performance, sa valorisation, ses représentations, etc. Divisé en quatre grandes sections, l'ouvrage présente l'idéologie de la performance selon plusieurs déclinaisons. Bien que la pertinence de certains textes puisse être questionnée, l'ensemble procure au lecteur une grille qui lui permet de garder quelque distance avec un phénomène pouvant être considéré comme un culte.

La réflexion engagée par les auteurs est fondée sur nouveau mode d'attribution individuelle de valeur et de mérite. Du sport de compétition et ses activités à haut risque jusqu'à l'école, au travail et à l'entreprise, en passant par la relation amoureuse et le besoin de l'être humain de se définir, différents domaines de la vie sociale – tous régis par l'idéologie de la performance – sont discutés. Rapidement, le lecteur constate que celle-ci, nouveau *credo* de la société selon Thierry Melchior (pp. 73-78), a de profondes répercussions sur les individus. L'ère est désormais celle de *l'homo performans*. Le monde serait désormais composé d'individus obsédés par la performance chez qui la hantise de ne pas valoir assez et/ou l'espoir de valoir plus sont tels qu'ils les définissent en tant qu'êtres humains. D'ailleurs, Daniel Marcelli (pp. 28-42) suggère que la société contemporaine est sur le point de passer d'un état démocratique à un autre, égocratique, où les valeurs fondamentales reposeraient sur le potentiel de performance de chacun (« une mise en chiffres du monde », p. 310) et le dépassement systématique et systémisé de soi. Toutefois, David Le Breton (pp. 103-118) indique que la frénésie de la performance ne serait pas nécessairement nuisible en soi. En appliquant cette idéologie au domaine des sports extrêmes, le chercheur explique que la performance et le désir constant de dépassement qui lui est lié empêchent « l'étouffement de soi » (p. 108) dans un monde au confort technique total où l'existence est surprotégée. Pourtant, les nouvelles maladies associées au stress, les cruautés de la performance présentées par François Dubet (pp. 15-27) ou les comportements compulsifs et

les formes contemporaines d'addiction discutés par Nicole Aubert (pp. 79-90) mettent l'accent sur le caractère pervers de cette idéologie.

Ainsi plusieurs aspects de la performance contemporaine sont-ils analysés. Sur un plan économique et entrepreneurial, George Lewi (pp. 134-143) questionne les impacts et les limites des marques « impérialistes » (p. 138), tandis que Christophe Roux-Dufort (pp. 144-162) traite de la complémentarité des notions de performance et de crise au sein des entreprises, définissant la performance comme « antichambre de la crise » (p. 145). Sur un versant plus sociologique, François Laplantine (pp. 193-207) permet de faire le point sur les aspects positifs d'une performance absente, ou du moins relativisée, et François Dubet (pp. 15-27) remet en question le concept d'égalité des chances inhérent à l'idée de performance.

Mais la réflexion à laquelle le lecteur est convié est stimulée par des comparaisons et analyses diverses de situations. Dominique de Varine (pp. 59-70) analyse la performance comme un conte. Nicole Aubert (pp. 79-90) compare la relation qui existait jadis entre l'individu et l'entreprise à la relation amoureuse. En abordant l'idéologie du progrès, Isabelle Queval (pp. 91-102) met en parallèle les similarités du monde contemporain et celui de la performance dans le sport de haut niveau. Quant à François Jullien (p. 259-268), en abordant l'idéologie du progrès, il compare les habitudes de pensée en matière d'efficacité et d'efficience de l'Europe et de la Chine.

L'analyse est riche et variée, mais la réflexion conduite dans le dernier chapitre est moins convaincante que dans les précédents. Effectivement, les textes de la section « Dépasser la performance » (pp. 165-268) dépassent, ils le font parfois à l'excès, laissant le lecteur dans l'embarras... Peut-être cela est-il dû au fait que certaines contributions de cette partie sont plus longues que les autres, ce qui favorise un épanchement plus poussé et un énoncé moins concis.

Pour autant, précisons que l'introduction de Benoît Heilbrunn, très complète, est un des points forts de l'ouvrage. Survolant les principales idées présentées, elle permet de se faire une idée plus précise des angles selon lesquels la notion

de performance sera abordée et analysée et ainsi de cibler rapidement les textes qui sont les plus utiles ou pertinents pour le lecteur. Mais si ce complément permet une lecture plus efficace, en revanche, l'absence de bibliographie en fin de chaque contribution rend laborieux l'usage ultérieur de références.

Il n'empêche, la diversité des angles d'analyse permet de ne pas accuser la performance de tous les maux. Celle-ci n'est pas nécessairement toujours nuisible et peut même être fortement souhaitable. Elle est notamment indispensable à la santé économique du système et elle pousse les êtres humains à se dépasser, à avoir des objectifs, des rêves et à réaliser ceux-ci. C'est lorsqu'elle devient une véritable idéologie, un culte, une obsession, un mode de vie auquel chaque individu doit impérativement se soumettre qu'elle est malsaine. Car la pression imposée brise l'équilibre. Pourtant, à en croire plusieurs auteurs, la situation n'est pas irréversible, loin de là. Peut-être sont-ils idéalistes lorsqu'ils présentent des solutions ? D'autant qu'ils ne proposent souvent qu'un modèle utopique pour contrer l'emprise de la performance et passent sous silence les manières concrètes d'y parvenir.

Au total, malgré ses limites, cet ouvrage apporte une mise en perspective nécessaire à la compréhension d'un phénomène d'une complexité particulière. Structurant l'ensemble de la vie sociale, l'idéologie de la performance a tout intérêt à faire l'objet de débats, discussions et analyses afin que puissent être dégagés ses véritables enjeux et dangers.

Sabrina Ragusich

GRICO, université d'Ottawa
sab07@hotmail.com

Luc Bonneville

GRICO, université d'Ottawa
luc.bonneville@uottawa.ca

Siegfried KRACAUER. *L'ornement de la masse. Essai sur la modernité weimarienne*, trad. de l'allemand par Sabine Cornille.
Paris, Éd. La Découverte, coll. Théorie critique, 2008, 305 p.

S'intéresser aujourd'hui à la parution d'un ensemble d'articles signés par Siegfried Kracauer (1889-1966) durant la période de la République

de Weimar, c'est s'inviter à la lecture d'un journalisme disparu. La plume est incisive, le style stupéfiant parce que dense, mêlant la clarté des apparences et l'obscurité du sens, bref donnant les choses à voir et de l'espace pour penser. Tout l'inverse du bavardage actuel, de ce que ce rédacteur à la *Frankfurter Zeitung* disait des films documentaires à son époque : « On pourrait penser qu'ils auraient l'orgueil de nous présenter le monde tel qu'il est. C'est juste le contraire. Ils nous coupent de la vie, la seule chose qui nous concerne, ils submergent le public d'une profusion d'observations indifférentes que cela le rend insensible à celles qui sont importantes. Un jour il deviendra complètement aveugle. Les baptêmes de navires, les incendies [...] sont peut-être bien des actualités, mais sûrement pas des événements » (p. 274).

Ce recueil composé selon son souhait en 1963 contient des papiers rédigés de 1920 à 1931, de la fin de la Grande Guerre à la montée du nazisme. Il ne montre qu'une partie de son immense activité de feuilletoniste et de son regard tous azimuts sur la société allemande. À première vue, on pourrait s'y perdre tant les objets d'intérêt sont variés. Il faut peut-être les disposer autrement que leur auteur, de manière chronologique, pour en voir non un kaléidoscope chatoyant mais une unité de pensée. Dans cet exercice, il faudra s'aider de ce bijou d'analyses qu'est la biographie intellectuelle d'Enzo Traverso publiée en 1994 chez le même éditeur (*Siegfried Kracauer. Itinéraire d'un intellectuel nomade*) mais aussi la compléter en se concentrant sur de nouveaux angles d'approche.

Comme en témoigne l'article le plus ancien (1920) et le plus long du recueil sur le sociologue Georg Simmel dont il avait suivi les séminaires à Berlin en 1914. Siegfried Kracauer se sert de sa formation d'architecte pour méthodiquement pénétrer la pensée de son professeur, en pratiquant des coupes transversales, puis longitudinales avec l'idée qu'une œuvre est un corps de bâtiments tous reliés ensemble. Il fait de Georg Simmel un entrepreneur de travaux publics disposant d'un matériau brut (des situations et des formations sociales/l'individu intérieur/puis le domaine des valeurs et des relations intersubjectives) qui façonne celui-ci à sa guise. Il montre que Georg Simmel est le premier à avoir insisté sur l'interactionnisme général de tous êtres et toutes choses entre elles, soulignant